

Ce n'est pas que nous capitulions devant notre peur
ou que nous ne croyions en rien
c'est seulement que l'obscurité
s'ouvre
 en de tels matins

s'emplissant de distance et d'étoiles, mille après mille,
quand nous nous éveillons au goût du lait
 et à l'odeur de charbon
dans des chambres léguées par la marine marchande
qui entreposait au grenier, poudre
 sacs de céréales
épices et safran

ce n'est pas que nous soyons perdus
ou loin de chez nous

c'est seulement que le monde
semble étrange
 en de telles nuits

quand nous reposons aux côtés de nos propres fantômes
 – parfums familiers :
aloès et eau de Cologne
 et le ruban de douceur
qui reste des heures sur mes mains
quand je cherche
 le sommeil

II. PÊCHEURS À NEWHAVEN

(d'après Hill et Adamson)

Ils réparent leurs filets
 ou se tiennent dans leur sauriserie
sombre
 ils écoutent l'eau
clapoter contre le bois de l'appontement

ils songent aux nuits passées en mer
 à la palpitation
des poissons mouchetés déversés
sur le pont glissant

aux appels lancés à la lueur d'une lanterne
pour que cousins et oncles
viennent voir :

les fruits de l'océan
 goudronnés d'un bleu difficile
alors que les filets sont amenés
calmes visages de sirènes
 comme sur le point de parler

mais silencieux
 telles les épouses qu'ils laissent derrière eux
des semaines et des mois durant
 sous le charme des peaux meurtries
qu'ils rapportent de l'obscurité
 les caisses à claire-voie

dégouttant de sel et cuivre
 le pâle
miroitement d'une phosphorescence
 semblable au froid
qui croît entre leurs mains
 les jours de messe.

III. PUIITS

Il en faut plus que je ne le pensais :
plus que la maison ou que nos lits apaisés
en notre absence,
que le livre que tu as laissé, retourné
sur la table de la cuisine,
que quelques cheveux emmêlés sur la brosse, que des vêtements qui traînent
– il en faut plus que je ne l'imaginai
pour créer un foyer :
processus d'excavation pour trouver
quelque chose en moi à opposer
au froid de l'autre,
l'écho que tu ne perçois pas, quand je m'arrête pour écouter,
l'inconnu qui la nuit s'éveille d'un rêve fétide
de fossés et laitance ;
la manière dont nous ne cessons de creuser alors qu'il semble
n'y avoir plus rien à trouver – ou rien d'autre

que des fantômes et des prières sans réponse –
en fait partie, sans être la meilleure partie
espérée : c'est ce vieux besoin
qui entretient nos forces.
Lorsque je dis en de tels instants
qu'autre chose nous accompagne tout le temps
je pense à cette femme en ville
qui m'a raconté comment elle a travaillé tout un après-midi
– son mari et elle creusaient en pleine chaleur, les abeilles
allaient et venaient à travers les groseilliers,
le bruit de leur respiration
se mêlait à l'entrelacs tourbillonnant
du chant des hirondelles ;
comment une heure plus tard, ils sont tombés inopinément
sur une dalle de granite,
ont soulevé ce couvercle pour trouver sous la pierre
le cercle noir d'une source pure,
se sont penchés pour humer l'odeur de terre des fruits de l'an passé,
puis la suavité, surprenante comme la pluie ou les cris du butor,
elle s'élève telle une pousse d'asphodèle
qui se déploie lentement.

À présent c'est ce que je considère être
un foyer : cette source profonde sous la maison
à laquelle ils ont goûté une heure durant, avant d'y renoncer,
remettant la dalle en place, pour retourner
à tout ce qui leur est familier, immergés dans le faible ronronnement
de la radio, ces voix aériennes
filtrant à travers les chants d'hirondelles et d'abeilles,
pour les rendre à nouveau plausibles bien qu'ils aient touché
ce qui devient noir, le cœur épuré de la matière.

IV. CE QUE NOUS SAVONS DES MAISONS

Dimanche.

Nous allons en forêt
pour trouver l'origine cachée de la pluie :
un bassin peu profond creusé dans la roche
où des chefs pictes se rassemblaient en famille
pour réinventer le monde
– c'est du moins ce que l'on dit –
car personne ne sait réellement qui se réunissait ici
ni pourquoi.

J'aime les imaginer
en de telles journées
perchés sur une saillie de rocher sous les arbres
surveillant leurs enfants
 songeant à leur bétail
puis se préparant
 au sacrifice
 ou à la bénédiction
tout comme nous nous tenions groupés dans l'ombre
gênés par le silence du lieu
l'obscurité qui perdure tandis que les champs
brillent sous le soleil
 et que les jardins s'emplissent de lumière
dans les bourgs ou les élégants hôtels avec terrain de golf
dominant la mer.

Bien qu'il n'y ait là rien de sacré
 – pour nous –
même la mare d'eau obstruée par les feuilles
les inscriptions dans la roche
 la pierre dressée à la verticale
se distinguent

et rien de ce que nous pouvons toucher ou dire ne nous
rapprochera de l'esprit du lieu.
Notre terre sainte est à peine reconnue :
non vérifiée
 un effet de l'atmosphère
un miracle ordinaire qui nous découvre
seuls dans des mansardes
 à l'orée du printemps :
un rythme de la lumière
 un vers de chanson
un goût d'herbe soudain
 là-haut sous le toit
le vent dans les fissures des poutres
 les chevrons épiciés
de cumin
et l'arrière-goût des filets
et le long des routes
 où les murs de pierre sèche
se sont écroulés

l'ajonc robuste tient bon,
braises de parfum scellées dans une couronne d'épines :

hors de saison entêté commun

– lumineux comme la notion de foyer :

non une chose possédée

ou donnée

mais la gravité douloureuse
qui provient de se savoir sur terre
inventif imprécis susceptible de rédemption
et capable de garder ce que l'on aime
en commun

d'améliorer
par le travail et la célébration

sommé
de faire son entrée dans le monde sans préparation

et de considérer sa place comme évidente

chaque fois
nous rentrons en traversant les champs qui lentement s'obscurcissent
nous retrouvons des pièces silencieuses
et des prières qui restent sans réponse.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

LES OIES

Chaque fois c'est la même chose.
En route pour le travail au volant de la voiture
en passant près du bac
en ralentissant au milieu des champs
d'eau et de roseaux,
on songe aux oies

et elles surgissent
de nulle part
prêtes à se jouer à nouveau
de la distance.

Il est alors rassurant
de penser
que quelque chose puisse être
si ponctuel et sonore
leurs cris éclaboussent le ciel
au-dessus de nos têtes
leurs corps déferlent
vers la lumière.

À l'école
on nous apprenait à admirer
cet instinct de retour au pays
intense et vivace
présent derrière les yeux
sans prêter attention à cette vaste merveille
ce vain mouvement.

Je les imaginais rassasiées de savane
de blé indigène
une chaleur africaine au creux
des plumes bien huilées
ou se mêlant au sel et aux baies
dans le sang.

J'imaginais la toundra
des bouleaux enneigés
des hectares de lacs et d'ozone
et la lueur inattendue
d'une lumière perdue
entre les arbres

mais je ne pouvais concevoir les cartes
grâce auxquelles elles voyageaient :
des kilomètres d'espace
gravés dans la géométrie humide
du cerveau.

Je ne pouvais concevoir
l'attraction et l'emprise de la terre natale
à moins que leur dessein n'ait été le jeu :
cette mauvaise raison
de joie délibérée.

Par ici
elles arrivent en général
par groupes de six ou sept
elles descendent se reposer un peu
au bord de l'estuaire
puis reprennent leur vol

mais un jour
dans la première grisaille du matin
faisant route vers le nord
j'en ai vu des centaines
une large
vague de noir et blanc
le mouvement
frisant l'immobilité.

Je me suis arrêté
je suis descendu de voiture
alors que la vague déferlait :
un rythme que depuis des années j'attendais
de sentir au cœur de ma colonne vertébrale
et dans les os de mon visage

et longtemps après leur passage
la sensation a perduré
ce n'était pas ce que mes professeurs avaient vu
une étincelle d'instinct
mécanique
rien de magnétique
aucun art
ni aucun sens de l'orientation

c'était au contraire le retour au pays
dans la plus pure urgence
de l'ailleurs
différent de l'espace choisi
par l'esprit
mais comparable à la conscience charnelle d'un chez-soi.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

DONNÉES SENSORIELLES

John Goodricke (1764-1786)*

Des années durant, nous avons mesuré : les murs de notre école,
la croissance des plantes, la perte d'énergie, la mue des serpents.

Nous avons compté les pétales, les têtards, les grains de sable,
observé les migrations, les pluies, les fréquences.

Je croyais qu'il existait une chromatographie
applicable au bonheur, ou à l'amour non partagé,

et quelque part derrière tout cela, dans des royaumes confidentiels
d'œufs de mouette, de pierres, de choses dont j'ignorais le nom

un autre monde de magnétisme et de frontière,
un courant sismique dans la colonne vertébrale, les nuits passées
à reconnaître d'anciennes voix dans l'esprit.

Quand je me réveillais la nuit, je descendais au rez-de-chaussée dans le noir
trouvant mon chemin grâce à quelque talent inconscient

quelque septième sens qui reconnaissait
une pulsation plus intense, les tensions entre objets au repos,

le raidissement d'une table, d'un vase
de verges d'or

– et une fois dehors,

les yeux levés vers un ciel nocturne empli de lumière
j'attendais une musique que je pouvais ressentir

comme un mouvement dans la moelle de mes os,
ainsi qu'avait dû le faire Goodricke, nuit après nuit,

au-delà de toute perception, le corps résonnant comme
une cloche, des harmoniques
chantant dans son sang,

le bout des doigts et les paupières meurtris par la grâce,
et à l'écoute du plain-chant des étoiles.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

*Ndt : astronome anglais né sourd-muet.

ADAM ET ÈVE

Je les considère toujours
comme des innocents
beaucoup trop destinés au péché
ils parcourent leur jardin
stupéfaits par une merveille du lieu
anges et bêtes
accoutumés à tout sauf eux
ou égarés dans une joie involontaire
comme les êtres rêvés encore à naître.

Imaginez ce premier

matin froid : herbe givrée
fruits tombés qui noircissent
parmi les feuilles
et les prés qu'ils avaient brodés d'un nom défini
étouffés sous la neige
l'entrelacs du chant des oiseaux
disparu.

On reçoit ce à quoi l'on s'attend le moins
et que l'on exige le plus
telle fut la seule explication que j'obtins
en classe d'instruction religieuse
le serpent dans l'herbe
nommé dès l'origine
l'accalmie de chaque blizzard
ordonnée d'avance.

Imaginez-les s'abandonner à la blancheur
comme nous le faisons
quand la neige revient
tombe de nulle part sur James Street
puis traverse le parc
pour découvrir l'église
comme un chant
ou une prière apprise par cœur

ou tous ces jeux de chat perché
et colin-maillard que nous n'abandonnons
jamais vraiment
enfants
s'aventurant jusqu'aux confins

de l'espace enneigé
lançant
leur au revoir du bout des lèvres
de rue en rue
sans jamais imaginer ceci :
l'arrêt soudain
entre la boulangerie et la bibliothèque
lumières qui s'allument dans les maisons ou les boutiques bondées
le vent vif qui nous assiège
ou un silence neigeux
qui nous fait disparaître.

Je les considère toujours
comme des innocents
à qui il reste quelque chose à apprendre
semblables à nous-mêmes quand nous parvenons à cette
surprise :

nos corps
à demi inhabités
ayant plus de difficulté à vivre
avec les autres
à chaque nouvel hiver
chaque nouvel espace
les jardins que nous revoions dans notre sommeil
qui s'emplissent de neige la journée
tandis que nous exigeons

ce brouillard blanc

cette
quantité suffisante de noms.

(extrait de *The Asylum Dance*, Jonathan Cape, 2000)

ANIMAUX

Il est des nuits où l'on ne peut nommer
les animaux qui passent dans la lumière des phares,
même en roulant par pleine lune, quand la route
est calme et inquiétante

et que nous sentons l'odeur de l'eau bien avant
d'atteindre la côte, de voir les réverbères de l'autre côté de la baie,

ils croisent notre route, innommables et lumineux
plus qu'aucun autre dans la chaleur soudaine de l'Eden.

Très souvent, c'est un lapin ou un renard, même si nous avons
parfois aperçu du bleu pastel ou du blanc de Chine,

ou croisé le mystère d'un regard
et terminé les derniers kilomètres, muets d'étonnement.

C'est un peu comme le jour où est morte
notre unique voisine dans Echo Road,

laissant une maison inhabitée pendant des mois,
une obscurité au bout du chemin

qui se détachait de tout,
l'escalier désert broyant du noir dans la chaleur,

les pièces vides se remplissaient d'excréments
et de rêves de souris.

Au fil du temps, nous avons fini par penser que la maison abritait
une présence : depuis la cour nous pouvions la voir

passer d'une pièce à l'autre sous la pluie automnale
et nous pensions qu'elle nous observait : forme parente

plus animale que fantôme.
Si vous rêvez d'un animal, dit-on, cela représente

« l'ego » – ce capharnaüm de souvenirs et frayeurs
qui désire, se remémore, comprend, refuse,

et, même à présent, rêvant parfois que nous passons de pièce en pièce,
nous nous éveillons avec son odeur sur nos mains,

et un lustre de fourrure musquée
sur notre peau lavée par le sommeil,

pourtant ce que je sens dans tout cela et ne peux exprimer,
ce n'est pas cette continuité que nous considérons être

le moi, mais la vie au-delà de celle que nous menons
sciemment : une vaste présence qui procède

par ruse et conjecture,
ombrageant notre amour.

(extrait de *The Light Trap*, Jonathan Cape, à paraître 2002)

ANGÉLIQUE

Il en tombe tout l'après-midi
et cela continue la nuit,
aussi, au réveil
je me glisse dans un nouvel
isolement.
Il y a du mystère en toute chose ;
y voir du blanc,
du bleu, ou même
de l'opalescent,
une croûte maculée de pas,
ou une pureté striée par les roues,
c'est passer à côté de l'essentiel :
il ne s'agit plus de météo à présent,
mais de cinéma.

Rien de surprenant donc que
quelque chose comme
un ange sorti d'un film de Cocteau
ou d'un des premiers films de Griffith
ait pris
le corps d'une femme
et traverse North Street,
en manteau d'hiver,
les yeux sombres comme
de l'encre, pourtant plus définis
et lumineux que le monde
en noir et blanc.

(extrait de *Angels and Animals*, éd. Maquette, 2000)